

Tarek Atoui

The Whisperers

18 octobre — 20 novembre 2021

Tarek Atoui (TA) : Audrey, je voulais revenir sur votre parcours dans cette petite discussion : comment en êtes-vous arrivée à enseigner dans une classe d'élèves de quatre et cinq ans ?

Audrey Belmin (AB) : C'est une longue histoire. Avant d'être professeure des écoles, j'ai travaillé dans la publicité. J'avais une tout autre casquette. Je travaillais dans des agences de publicité internationales et des questions se sont posées... un peu existentielles. J'ai décidé que je n'avais pas envie d'être « ça » dans ma vie... « Que ça ».

L'idée de la transmission est fondamentale pour moi, ainsi que l'ouverture et la confiance en soi. Je trouve que le métier d'enseignant est de transmettre et de faire rejaillir le potentiel de chaque enfant : que chaque enfant ait dans ses tripes la certitude qu'il a quelque chose à ajouter à la société, à cette collectivité. Que tout le monde ait sa place, dans sa singularité, quel que soit son métier, quelles que soient ses valeurs. Je pense que c'est ce qui est fondamental quand on est enseignant. Ça fait presque vingt ans que je le suis et je suis animée par cela.

Au départ, j'ai beaucoup enseigné en élémentaire, surtout en zones prioritaires. La vie fait que l'on rencontre des choses, des gens, et il y a quatre ans, j'ai intégré la section maternelle de l'École alsacienne. Cette période est pour moi l'essence même de l'être humain, c'est là où l'on ne craint pas de se montrer comme on est. C'est là, je pense, que l'on peut marquer profondément le fait que chaque enfant a sa place et a quelque chose à raconter, quelle que soit sa personnalité. Encore plus qu'en élémentaire, je trouve. Où on est malheureusement parfois déjà « abîmé ». On pense déjà qu'on n'est pas fort en maths ou en français. J'ai déjà eu des enfants en CE2 ou en CM1 qui m'ont dit « Maîtresse, laisse tomber, les maths, c'est pas pour moi, j'ai jamais rien compris » alors que l'on commence à peine à faire les maths. C'est comme si on laissait un enfant qui tombe parce qu'il apprend à marcher dire

« laisse tomber, je n'arriverais jamais à marcher ». Pour moi c'est pareil ! Je suis convaincue que chaque enfant a un potentiel terrible, sauf que souvent, il ne le sait pas, on ne lui a pas encore assez dit. Parfois, il a été un peu abîmé ou brisé par des expériences malheureuses, sans qu'on ne le sache forcément, sans maladresse ou volonté véritable. Je pense que cela, ce n'est pas une mission, c'est une volonté. Je me dis que chacun d'entre eux est absolument magnifique.

Ce sont un peu des petits bijoux.

TA. Ce que vous dites me fait penser à la transmission. Je me dis que tout le monde est concerné par la transmission, pas juste les enseignants.

AB. Oui, en société chacun a son boulot.

TA. Qu'on soit ouvrier, ingénieur, chercheur...

AB. Boulanger, réparatrice de vélos... Tout le monde ! Parce que tout le monde contribue à ce que cette société marche en harmonie. C'est pour cela que je trouve très intéressant que des parents comme vous interviennent dans la classe, on se rend compte à quel point chacun est riche. Leur singularité est riche : par leur discrétion, par leurs éclats de rire, par leurs peurs. Chacun amène quelque chose que l'on n'aurait pas forcément entrevu, parce qu'on est simplement nous. Alors que les enfants finalement, par leurs regards, nous éveillent sur des choses que nous n'aurions pas imaginées. Tous les ans, je n'ai pas la même classe, je ne vais donc pas dans les mêmes directions. Durant les ateliers, on se rendait compte qu'un atelier fait deux fois de suite n'est jamais le même. Parce qu'on interagit, parce qu'on a préparé quelque chose, comme un petit fleuve, un ruisseau... Et en fonction des interactions et des retours que l'on a, cela ne va pas faire ressurgir les mêmes choses, les mêmes envies, les mêmes besoins, la même réaction. Et cela, nous ne pouvons l'imaginer tant que

nous ne sommes pas avec eux. La richesse de chaque parent qui intervient est magique pour moi et pour eux, car je ne suis que moi, alors qu'un autre parent qui vient montrer son travail ou présenter une passion va aller dans un univers qui est pour moi souvent inconnu. On va faire ressurgir d'autres choses que je ne connaissais pas sur l'enfant.

TA. Comme je vous l'ai raconté, la pédagogie était dès le départ une composante importante de mon travail et de ma recherche. Jusque-là, les groupes les plus jeunes avec qui j'avais travaillé étaient de huit, dix ans. Je n'avais jamais travaillé avec un public aussi jeune. L'expérience a été très marquante, par la singularité du public. De mon côté, ce qui était par exemple singulier avec cette situation d'atelier, c'est que je n'avais pas du tout le vocabulaire technique ou conceptuel pour communiquer avec des enfants de cet âge-là. Je devais revisiter cela, et voir comment je pouvais simplifier les choses. Vous m'avez très tôt dit : « Une idée, concentrez-vous sur une idée ». Il y avait, après cette perte de repères qui était pour moi très belle, de devoir recommencer de considérer que ce public est sincère. Il s'exprime très franchement sur ce qui lui plaît, sur ce qui ne lui plaît pas.

AB. Les émotions ! Les émotions sont très spontanées. Elles ne sont pas du tout masquées, voilées.

TA. Ils n'ont pas peur de s'exprimer, et pour moi, c'était aussi quelque chose à gérer. Il y a eu parfois des moments où le groupe se bloquait parce que quelqu'un disait : « Non, moi je ne veux pas faire cet exercice. »

AB. Oui, le fameux « j'ai peur ». Ce qui a été superbe, c'est que vous êtes venu plusieurs fois. Et je pense, en y réfléchissant encore ces derniers jours, que c'était une grande chance pour eux, et pour nous aussi en tant qu'adultes, car au départ, ils ne savaient pas du tout ce que l'on attendait d'eux. Ils étaient dans une espèce de peur. Il y avait Sohal votre fils qui, avec son rire, rassurait son groupe. Mais l'autre groupe, qui ne vous connaissait pas, ne savait pas du tout où on allait les emmener. Et je trouve que les enfants de cet âge-là sont extrêmement sensibles – aux goûts, aux sons, aux bruits. Comme ils ont compris très vite que cela allait être de cet ordre-là, certains, je vois encore bien leur visage, se sont crispés parce qu'ils avaient peur que ça leur fasse mal, ou que cela les dérange.

Mais petit à petit, ils se sont rendus compte que ce n'était jamais le cas. Quelque part, ils ont été respectés dans leur sensibilité et dans leur émotion. Ils ont été rassurés par votre présence et ils n'avaient plus peur de ce qu'on allait leur demander, ils savaient que ça allait être joyeux, de l'exploration, de la manipulation, mais sans aller dans un univers où ça pouvait leur faire peur.

TA. Pour préparer les ateliers, il ne fallait pas que ce soit compliqué, ni d'un point de vue technique ou lexical. Il ne fallait pas les perturber, mais plutôt s'insérer dans un temps, celui des enfants, et puis dans un espace, celui de la classe.

AB. C'est très différent.

TA. C'est super. Cela fait appel à mes capacités d'improvisateur parce que j'improvise beaucoup dans ce que je fais. Ça ne se répétait jamais deux fois de la même manière. C'était très beau. Parfois je me disais « Ah j'ai oublié de faire ça. »

AB. Oui, ils nous emmenaient ailleurs, c'est comme ça, avec leurs goûts. On n'a pas fait la même chose que le premier groupe. Et ce n'est pas possible de faire la même chose : on croit qu'ils sont les mêmes, et non, ils ne le sont pas, forcément.

TA. Oui, complètement. Mais dites-moi, nous avons fait cinq séances, et la première était sur les objets qui vibrent si vous vous souvenez.

AB. Oui, magnifique, avec les branches !

TA. Quel souvenir gardez-vous de la première séance ?

AB. Sincèrement, je ne regarde plus les arbres de la même manière. Les branches qui vibrent, je ne connaissais pas... Et pourtant j'aime bien connaître l'aspect scientifique des choses ! Je ne savais pas que les objets avaient une fréquence de vibration. Mais il est vrai que je ne m'étais jamais posée la question, donc ça n'aide pas. J'ai senti la branche vibrer, je me suis dit que chaque objet vibre. Il y a peut-être des animaux ou des êtres capables d'entendre ces sons. On ne peut pas imaginer que cela existe, j'ai trouvé cela magnifique. Il y a quelque chose de très poétique là-dedans. Cela m'a ouvert sur un monde méconnu. Je pense que les enfants étaient marqués car quand on a travaillé sur les arbres pour le printemps et pour l'hiver, on s'est justement rappelés de cela, des branches d'arbres qui

vibraient. C'est sûr qu'il y a quelque chose qui nous touche, je vais davantage l'utiliser après.

Mais les objets qui vibraient étaient pour moi assez incroyables ! Les petites puces électroniques, je pense que cela a été très marquant pour les enfants. Le fait que ce soit des petits objets, comme des insectes, qui permettent de faire ressortir du son, c'est assez magique !

La séance sur l'eau était incroyable, car on est partis dans un autre univers où forcément il y a un peu de « patouille », donc les enfants étaient contents de pouvoir jouer avec l'eau, mettre les mains dans l'eau. Là, on avait le droit de se mouiller ; tant pis on allait se sécher, ce n'était pas grave. Il y avait quelque chose d'un peu interdit. C'était amusant, en plus de leur permettre d'écouter des sons qu'ils ont pu entendre dans le ventre de leur mère, à la piscine... Ce sont des choses qui nous semblent très lointaines pour nous mais finalement pas si lointaines pour eux. Cela m'a touché de leur faire remémorer, de façon inconsciente peut-être, quelque chose qu'ils ont pu vivre avant même de naître. Et puis tout ce qui tournait. J'ai aimé ce côté où on détourne l'objet et il nous raconte une autre histoire. Une histoire drôle, une histoire parfois poétique pour cette branche d'arbre. Je pense qu'ils ne verront plus les tourne-disques ou les moteurs de poterie de la même manière. Même moi, quand je mets un disque maintenant, je me rappelle de ce moment. Cela avait aussi un côté sacré chez mes parents : « pas-touche » avant un certain âge ! Il ne fallait pas que je touche, c'était délicat. Il ne fallait pas casser le diamant. À la maison, je pense que c'est pareil. Le tourne-disque, c'est aussi un objet d'adulte finalement.

On a réussi dans les ateliers à détourner les objets et à leur montrer qu'on les considérait comme suffisamment grands pour qu'ils aient accès à des objets presque interdits...

J'ai revu les vidéos ce week-end où Greta se met à faire les sons du loup.

TA. C'était exceptionnel, c'était en quelque sorte un moment d'aboutissement pour moi, une ouverture sur autre chose.

AB. En fait, c'est ça. On a prévu quelque chose, on ne sait pas où on va tomber, on les emmène vers une voie, un chemin mais on ne sait pas ce qu'on va rencontrer sur ce chemin. On va rencontrer des petits animaux, peut-être des insectes, peut-être une flaque... On les a emmenés sur un chemin et finalement c'est eux qui font ressortir des choses que l'on n'avait pas vues. Et c'est ça qui est beau avec les petits. Ils nous montrent des choses que nous n'aurions pas vues, que l'on n'aurait pas imaginées. Ce qui est difficile quand on est enseignant, c'est d'accepter que cela nous dépasse, et que nous ne soyons pas forcément un chef d'orchestre qui maintient sa troupe. On est parfois juste un guide, qui va les aider à avancer.

TA. Magnifique, merci beaucoup Audrey, pour moi c'était génial et j'espère que l'on va continuer.

AB. Ça me ferait vraiment plaisir. Alors après, vous savez que ce n'est jamais vraiment évident. Vous n'avez pas votre enfant en classe, et vous allez être pris par pleins de choses. Mais même si ce n'est qu'une ou deux fois, ce serait génial.